

L'amour des Lettres et l'appel d'un Concile
Sœur Marie-Pierre Faure, hymnographe cistercienne.

« Le désir de Dieu comprend l'amour des lettres, l'amour de la parole, son exploration dans toutes les dimensions. Puisque dans la parole biblique Dieu est en chemin vers nous et nous vers lui, les moines devaient apprendre à pénétrer le secret de la langue, à la comprendre dans sa structure et dans ses usages. »

Discours de Pape Benoît XVI aux Bernardins, le 12 septembre 2008

Nous nous sommes rencontrées pour la première fois le 1^{er} mars 1973. Ce jour-là se réunissaient à Lyon pour la première fois aussi, les chantres, maîtres et maîtresses de chœur de la région lyonnaise. Devant l'immense chantier de création d'un répertoire en français pour la Liturgie des Heures, le besoin se faisait sentir de s'entraider entre communautés monastiques relativement proches. Huit monastères étaient représentés, et le sujet retenu concernait le Temps du Carême. Chaque participant(e) devait partager son répertoire d'hymnes, d'antiennes, d'invitatoires etc... Or, par un concours de circonstances, Sœur Marie-Pierre, de retour d'une réunion de la 'Section-Textes' de la CFC, s'était jointe au groupe. Sa présence fut, sans délai, stimulante, et les maîtres et maîtresses de chœur comprirent assez vite leur chance de se trouver à la source des textes dont ils avaient besoin ! Je ne pouvais imaginer alors que notre collaboration 'Textes-Musiques' durerait près d'un demi-siècle !

C'est à son œuvre d'« hymnographe de première classe », selon la déclaration du Père Abbé émérite de Cîteaux, que je voudrais rendre hommage dans cet article, en me limitant à ses débuts, puisqu'elle nous laisse en héritage un hymnaire personnel riche de plus de 200 hymnes.

Comment cette moniale, femme de lettres de formation, est-elle devenue selon le dessein caché et imprévisible de Dieu l'hymnographe la plus inspirée et la plus féconde de l'Hymnaire en langue française suscité par la Réforme liturgique du Concile Vatican II¹ ?

Sœur Marie-Pierre était entrée à la Trappe de Chambarand en août 1954, et y avait fait profession solennelle comme sœur converse par un choix étonnant, mais délibéré. Elle s'en expliquait lors d'une interview à l'occasion de son 90^{ème} anniversaire : « Chanter l'Office n'était pas ma vocation. Ma vocation profonde était celle de sœur converse, une vie simple de travail manuel où la prière se composait de 'Pater' et 'd'Ave', et qui laissait beaucoup de place à la lecture de la Bible. C'est dans l'humus de la Bible que je me suis enracinée ». Elle avoue cependant qu'à la veille de son entrée au monastère, elle avait « vécu ce choc que fut la parution du 'Psautier de Gelineau' », en ajoutant : « la langue française pouvait véhiculer au plus près du texte original, une

¹ Sur la Réforme liturgique dans l'Ordre cistercien, on lira avec intérêt le Chapitre 7 de Dom Marie-Gérard Dubois, 'Le Temps des réformes', dans *Le Bonheur en Dieu, souvenirs et réflexions du Père Abbé de la Trappe* Éd. Robert Laffont – 1995 – pages 149 et suivantes.

prière forte, abrupte parfois, une prière où le cœur de l’homme tutoyait Dieu »² Retenons de ce témoignage sur les débuts de sa vie monastique la fréquentation assidue et très personnelle de Sœur Marie-Pierre avec la Parole de Dieu, toujours inspirante et dans une Bible en grande partie poétique.

I Genèse de la Section-Textes

1) La convocation d'une vocation littéraire

C'est en février 1968 que naît la « Commission francophone Cistercienne » (de liturgie), CFC, lors d'une première réunion au monastère de Laval. Consciente, sans doute, de l'ampleur de la Réforme liturgique à entreprendre, la CFC se dote de plusieurs « Sections » : les sections 'Formation' et 'Informations', 'Textes' et 'Chant' ; un organigramme auquel il faut ajouter la publication de la revue 'Liturgie' ; tout cela, au service d'une entraide entre communautés cisterciennes, et de concert avec l'Ordre bénédictin affronté aux mêmes questions.

Le Président de cette toute jeune CFC, Dom Emmanuel Coutant, abbé de Bellefontaine, prend alors l'initiative de solliciter les abbés et abbesses de l'Ordre pour trouver du personnel, et notamment des moines et moniales susceptibles de traduire du latin, ou d'écrire en français des textes pour la liturgie. Dans un récit qui ne manque pas de sel, Sœur Marie-Pierre évoque le jour où, dit-elle, « il y eut un véritable appel et où les circonstances et quelques dons m'ont permis d'y répondre ». Dom Emmanuel a demandé à son Abbesse « si quelqu'un de Chambarand pouvait traduire des textes, en adapter du latin ou en créer de nouveaux. « J'entends mon abbesse me répercuter cette demande : 'vous lui répondrez que chez nous, il n'y a personne.' Et je m'entends lui répondre superbement : 'mais si, il y a moi !'³ » Sans attendre, notre cistercienne prend sa plume pour écrire une première hymne : « J'ai vu l'eau vive », et l'envoie au président de la CFC. Dans l'interview, elle commente sobrement : « il a été convaincu⁴ ». Et c'est ainsi que naît la 'Section-Textes', dont Sœur Marie-Pierre devient la pierre fondatrice et la cheville ouvrière infatigable, et cela jusqu'à son dernier souffle en 2022, soit pendant plus d'un demi-siècle ! Pour l'heure, elle vient d'ouvrir l'immense chantier d'un hymnaire en langue française⁵.

² La publication du 'Psautier de Jérusalem' en 1953 fut un évènement : pour la première fois, les catholiques de France et de tout l'espace francophone avaient en main un Psautier en langue française et de plus, intégralement chantable !

³ Ces propos ont été recueillis lors d'une interview réalisée à l'occasion de son 90^{ème} anniversaire, et sont parus dans la Lettre n°5 de Juin 2018 de l'Association : « Les Amis du Père Marcel-Joseph Godard ».

⁴ Cette interview a paru dans la Lettre n°5 de juin 2018 de l'Association « Les Amis du Père Marcel-Joseph Godard ».

⁵ Il faut le rappeler, la question de la langue vivante fut particulièrement délicate dans les monastères, en raison du lien immémorial entre le latin et le chant grégorien, mais aussi à cause du désir du Saint-Siège que moines et moniales conservent ce trésor vénérable. Les Abbés cisterciens et bénédictins réunis à Rome s'y refusèrent, et l'autorisation fut donnée de la célébration dans les langues vivantes le 14 novembre 1967 cf Livre de Dom Marie-Gérard Dubois, pages 152-154.

2) Une œuvre collective et ecclésiale

Le premier groupe de la ‘Section-Textes’ se compose d’une dizaine de moines et moniales cisterciens, auxquels se sont ajoutés une clarisse et un frère de Taizé⁶. En 1969, ces apprentis-poètes se mettent au travail en se donnant une méthode cohérente avec leur vie de cénobites ; ils savent, par expérience, l’efficacité du travail en commun n’ayant d’autre but que le service de la communauté. Le texte composé par chacun passera donc par les fourches caudines de la critique du groupe, et chaque auteur(e) ne sera connu que par ses seules initiales⁷.

A la veille de sa mort, Sœur Marie-Pierre rappellera encore dans le dernier numéro de *Liturgie*, dont elle est alors la rédactrice depuis plus de vingt ans, ce code du travail d’écriture qui s’inscrit spontanément « *in medio ecclesiae* » : « C’est un travail qui demande de la concentration, de l’imagination, et aussi de l’humilité pour accueillir les critiques et cent fois sur le métier remettre son ouvrage, mais c’est pour proposer à la prière de l’Eglise des textes de bonne qualité littéraire, théologique et spirituelle. Peu à peu, nous apprenons nous-mêmes à mieux écrire, à mieux aider la célébration de la liturgie »⁸.

On le voit, dès leurs premiers pas d’artisans des mots, les membres de la ‘Section-Textes’ ont une vive conscience d’être au service de l’Église en prière, à un moment de son histoire que l’on peut considérer comme « une nouvelle Pentecôte ». L’enjeu est de faire de la langue française une langue authentiquement liturgique, apte à dire la foi de l’Eglise de toujours. Comment ne pas évoquer ici l’Allocution chaleureuse du Pape Paul VI à la fin du Concile Vatican II, le 7 décembre 1965 : « Un courant d’affection et d’admiration a débordé du Concile sur le monde humain moderne (...). Voyez, par exemple : les langues innombrables parlées par les peuples d’aujourd’hui ont été admises à exprimer liturgiquement la parole des hommes à Dieu et la Parole de Dieu aux hommes ».

C’est dans le grand souffle de l’aggiornamento postconciliaire que le groupe d’auteurs monastiques souhaitera très vite être partenaire du Centre Nationale de Pastorale Liturgique « comme une certaine manière d’être en Église », dit Sœur Marie-Pierre ; et c’est à la demande du CNPL qu’elle écrira une de ses premières hymnes pour la Liturgie des Heures. Pour elle, il ne s’agit pas seulement de collaboration, mais d’approbation de la part de l’instance ecclésiale qui a mission de veiller à l’orthodoxie de la prière liturgique du Peuple de Dieu, de façon à ce que le vieil adage « *Lex orandi, Lex credendi* » reste authentique. Le copyright CNPL donné à tant de textes de la CFC le garantira⁹.

3) Un parrainage providentiel

C’est encore à Sœur Marie-Pierre que l’on doit l’invitation inspirée faite à Patrice de La Tour du Pin de participer aux réunions de travail de la Section-Textes. Comment rêver meilleur

⁶ Il s’agit de frère Pierre-Yves Emery, décédé récemment, en mars 2023, devenu un familier du monastère de Tamié et un grand connaisseur de saint Bernard.

⁷ Le © CFC fut le nom d’auteur reconnu par la Sacem.

⁸ Liturgie n°197 – mai 2022 – page 165.

⁹ Par ailleurs, Dom Emmanuel avait eu soin de se mettre en relation avec le CNPL pour les questions de protection légale des textes CFC.

éclaireur pour accompagner les premiers pas de poètes débutants ! Le poète de « La quête de joie » se laissa prendre au jeu en acceptant avec simplicité : il sera présent aux deux ou trois rencontres annuelles du groupe, du début de l'année 1970 jusqu'au début de l'année 1975, se disant « adopté comme complice et comme ami ».

Au soir de sa vie, Sœur Marie-Pierre témoignera de l'exceptionnelle qualité de sa présence : « Sans jamais jouer le rôle de ‘maître’, il savait nous partager son approche poétique et profonde des mystères, son sens d'une langue nouvelle et vraie (...). Je ne saurais dire sa manière de suggérer, de critiquer, d’éveiller au goût des mots, ni tout ce qui le rendait tellement proche tandis qu'il approuvait ou critiquait, sans complaisance comme sans suffisance ¹⁰ ».

Il faut sans doute le rappeler : lorsque Patrice rejoint le groupe d'auteurs monastiques de la CFC, il brûle depuis longtemps de « rendre à la poésie son rôle de véhicule de la foi ». N'a-t-il pas écrit dans un psaume de son cru : « Voici que j'ai rêvé d'écrire la grande prière/de l'Homme de ce temps »¹¹ En 1964, au tournant de sa vie, ce fut donc, comme lui-même l'écrit, « un grand événement dans sa petite histoire » d'être invité par l'Église à l'immense entreprise de Traduction de l'Ordo Missae de Paul VI, et du Psautier, avec « mission de veiller sur la langue française et sur la poésie ». Ce travail obscur et ingrat le passionnera : « C'est comme si l'Eglise me disait brusquement : ‘Le Jeu de l'homme devant Dieu ? Va d'abord l'apprendre !’ »¹². Il ne fait pas de doute que son expérience de traducteur lui donnera une vive conscience de la spécificité du langage liturgique qui doit satisfaire à de multiples exigences, jusqu'à celle de l'aptitude à la proclamation et au chant.

Durant l'été 1966, c'est sa vocation poétique qui est convoquée par un coup de génie du Père Gelineau à l'écriture d'hymnes pour la liturgie de l'Office divin, alors en pleine élaboration. De traducteur, il devient hymnographe de la Liturgie des Heures, et ses « Dix hymnes du matin et du soir pour les divers temps de l'année », d'abord publiées dans la revue « La Maison-Dieu »¹³ puis très vite mises en musique par le Père Gelineau, vont entrer, sans coup férir, dans le répertoire de la prière monastique. Nous sommes en 1968, en pleine révolution culturelle ! Et ces hymnes de Laudes et de Vêpres qui chantent le mystère du matin et du soir sous le signe du Christ Ressuscité, marquent d'une pierre blanche l'avènement d'une nouvelle hymnodie en langue française. Le poète inventera le mot de ‘théopoésie’, qui associait les deux vocables de théologie (priante) et de poésie (liturgique), avant même l'écriture de ses Dix hymnes pour l'année liturgique. Théologien, le poète l'est, mais toujours au-delà des purs concepts. Le titre de son unique ouvrage, « Une Somme de poésie », ne le dit-il pas à mots couverts ?!

Si La Tour du Pin ne se comporta jamais en maître, en raison de sa modestie, il fut, à n'en pas douter un pédagogue (au sens étymologique du mot) et un éveilleur incomparable pour Sœur Marie-Pierre et les moines et moniales du groupe qu'il accompagna durant quatre années. Il parlait de son métier de poète croyant en termes concrets et symboliques avec ces mots simples qu'il aimait tant : ceux de jardinier veillant sur ses semis et leur germination ou d'aubergiste à ses fourneaux, ou encore de tisserand : « Je me représente, écrit-il, comme un tisseur employé à la robe

¹⁰ *Liturgie* n°198 – Août 2022, p. 181 Dans cet ultime numéro de la revue *Liturgie*, laissé sur son ordinateur, SMP reprend, en l'actualisant, une conférence donnée aux Bernardins en mai 2011, lors d'un Colloque à l'occasion du centenaire de la naissance de La Tour du Pin

¹¹ *Une Somme de poésie* I – page 383

¹² *Somme III* « Lettre à des confidents à propos de Liturgie » – page 225

¹³ *La Maison-Dieu* n°92 – 1967, pages 161-168. Ces hymnes prendront place dans « Le Jeu de l'homme devant Dieu ». *Une Somme III* pages 288-307

verbale du Seigneur en ce siècle, et enchevêtrant les fils d'une étoffe de noms communs destinés à revêtir son seul Nom ». Autant d'images qui ne pouvaient que rejoindre des pratiquants de la Règle de saint Benoît, habitués à passer quotidiennement des travaux les plus humbles à la célébration des Heures, et de là au scriptorium à lire la Bible la plume à la main ! On ne s'étonnera donc pas qu'en quête de mots nourris de sève scripturaire, et d'un vocabulaire renouvelé par l'emploi de la langue vivante, ils aient été capables d'écrire le chant nouveau de l'Église de ce temps.

II Naissance d'une hymnographe, Trois des premières hymnes de Sœur Marie-Pierre.

J'ai vu l'eau vive¹⁴
jaillissant du cœur du Christ, alléluia !
Tous ceux que lacent cette eau
seront sauvés et chanteront : alléluia !

J'ai vu la source
devenir un fleuve immense, alléluia !
Les fils de Dieu rassemblés
chantaient leur joie d'être sauvés, alléluia !

J'ai vu le Temple
désormais s'ouvrir à tous, alléluia !
Le Christ revient victorieux,
montrant la plaie de son côté, alléluia !

J'ai vu le Verbe
nous donner la paix de Dieu, alléluia !
Tous ceux qui croient en son nom
seront sauvés et chanteront : alléluia !

R/ Alléluia, alléluia, alléluia !

Avec « **J'ai vu l'eau vive** », dont elle nous a raconté la genèse, Sœur Marie-Pierre révèle déjà sa maîtrise de l'art et du métier d'hymnographe liturgique.

Ce « Chant pour la procession de l'aspersion à la Veillée pascale » puise son inspiration dans l'antienne latine « *Vidi aquam* », elle-même inspirée de la vision du prophète Ezéchiel, au chapitre 37. Le texte jaillit ainsi non seulement de l'Écriture, mais aussi de la Tradition liturgique, comme chant de l'aspersion au début de « la Grand-Messe » des dimanches du Temps pascal dans

¹⁴ *La nuit, le jour*. Commission Francophone Cistercienne – Desclée-Cerf - 1973

Si, comme l'écrit Frère François Cassingena de façon lapidaire, « la Liturgie, c'est l'Écriture et la Tradition mises en forme par l'Église, à son propre usage¹⁶ », la première hymne écrite par Sœur Marie-Pierre prend un caractère emblématique, d'autant plus qu'elle met en œuvre un des principes, trop peu connu et pourtant précieux de la Constitution sur la Liturgie « *Sacrosanctum Concilium* », au n°23 : « Que les formes nouvelles sortent des formes déjà existantes par un développement en quelque sorte organique, afin que soit maintenue la saine tradition, et que pourtant la voie soit ouverte à un progrès légitime ». De la grande antienne « *Vidi aquam* », Sœur Marie-Pierre fait une hymne de quatre strophes avec refrain, qui pousse plus avant la référence à la vision de l'eau sortant du Temple, jusqu'à son accomplissement au Golgotha : « J'ai vu l'eau vive/jaillissant du cœur du Christ » ; alors, c'est toute l'Écriture qui s'ouvre à coup de lance, et un fleuve de vie intarissable, celui des sacrements de l'Église qui jaillit du côté ouvert du Crucifié. En choisissant de commencer son hymne par le témoignage de Jean au pied de la Croix, Sœur Marie-Pierre lui donne une structure litanique par le recours stylistique au témoignage direct, « J'ai vu », au début de chaque strophe. En connexion étroite avec le rite, il sonne comme l'acte de foi des néophytes et des baptisés rassemblés autour des « fonts baptismaux » lors de la Vigile pascale, « chantant leur joie d'être sauvés » !

Notons encore que cette hymne, entièrement johannique par le contenu, a toutes les qualités favorisant la participation active de l'assemblée : les quatre strophes rigoureusement isorythmées sont non seulement ponctuées d'Alleluia, mais encore, pour faire bonne mesure à la joie pascale, d'un refrain de trois Alleluia ! Cependant, la nouvelle hymnographe sait bien que son poème ne deviendra véritablement hymne liturgique que lorsqu'il aura trouvé un ou plusieurs hymnodes qui lui permettra/ont ? de devenir un acte de chant qui soit un acte de foi. C'est alors à la 'Section-chant' de se mettre alors au travail¹⁷. Pour diffuser le plus rapidement possible les musiques écrites sur les textes CFC, elle crée les « Cahiers-musiques » dans lesquels paraissent les partitions manuscrites qui lui sont envoyées, sans tri préalable, mais souvent accompagnées d'une présentation du texte par son auteur(e).

Dans le numéro des 'Cahiers-musiques' de novembre 1971, on trouve pas moins de cinq partitions de « *J'ai vu l'eau vive* ». La première en date fut sans doute celle de César Geoffray. Le fondateur du mouvement « À Cœur Joie » était en effet entré en contact avec la communauté de Chambarand durant l'été 1970, et venait régulièrement donner des classes de chant. Figure aussi la

¹⁵ L'aspersion, geste mémorial du baptême, avait lieu chaque dimanche, au chant de « *l'Asperges me* » (cf Psalme 50,9). Les dimanches du Temps pascal avaient une Antienne propre : « *Vidi aquam egredientem de templo, a latere dextro, Alleluia : et omnes ad quos pervenit aqua ista salvisunt, et dicent : Alleluia, alleluia !* »

¹⁶ *Liturgie* n°116 – Août 2001 – page 182

¹⁷ Le premier responsable de la 'Section-chant' était le Père Clément de Bourmont, cistercien de l'Abbaye de Bellefontaine. Se posait alors la question de la formation musicale de moines et de moniales. C'est ainsi que vit le jour « *L'Atelier Victor Martin* » en juin 1969. Dans le cadre de cet article, il est intéressant de signaler que Sœur Myriam de Chambarand suivait ce premier Atelier. Étant la musicienne la plus proche de la source des textes, pas seulement hymniques, elle composa un bon premier répertoire d'hymnes, d'antennes, de répons etc...

Sur les « *Ateliers Victor Martin* » voir l'article du Père Jacques Audebert, moine de Fleury, dans *Liturgie* n°146 – septembre 2009 Pages 234-241.

musique de Jacques Berthier qui, par son art du chant d’assemblées aussi bien monastique que paroissiale, fera de « J’ai vu l’eau vive » un véritable chant-signal du Temps pascal¹⁸.

¹⁸ Il mit en musique plus de 120 hymnes et Tropaires de la CFC.

Le Fils de Dieu, les bras ouverts » : hymne pour l'office de Sexte

Le Fils de Dieu, les bras ouverts,
A tout saisi dans son offrande,
L'effort de l'homme et son travail,
Le poids perdu de la souffrance.

L'élan puissant de son amour
Attire en lui la terre entière,
Il fait entrer dans son repos
Le monde en marche vers le Père.

Renouvelée par Jésus Christ,
Principe et fin de toute chose,
La création devient en lui
Première étape du Royaume.

C'est à la demande du CNPL que Sœur Marie-Pierre écrit une de ses premières hymnes pour la Liturgie des Heures. Après le Concile, les hymnes latines de Tierce, Sexte et None, d'origine ambroisiennes, sont passées sans difficultés par l'étape de la traduction (non littérale !). Ce sont des hymnes brèves, composés de trois strophes de quatre vers octosyllabiques, et donc chantables sur la même mélodie.

A la commande du CNPL, Sœur Marie-Pierre répond en écrivant une hymne du milieu du jour, certes enracinée dans la tradition de l'Église latine, mais devenue une hymne du Temps présent ! Si l'heure de midi est bien celle où « le jour est dans tout son éclat », elle choisit de l'inscrire plutôt au cœur de l'histoire du salut, à l'heure où « Le Fils de Dieu, les bras ouverts,/A tout saisi dans son offrande. », ce qui rejoint d'ailleurs la tradition liturgique de l'Église des Pères. La sixième heure est, selon les Évangiles synoptiques, l'heure où au Calvaire « l'obscurité se fit sur toute la terre jusqu'à la neuvième heure ». La nouvelle hymne de Sexte est donc clairement christologique et trinitaire. Elle donne l'Heure où Jésus aimant jusqu'à l'extrême est élevé de terre pour « attirer à lui la terre entière » ; où, sur la Croix, « il saisit tout », le monde, la création, toute chose, mais aussi « l'effort de l'homme et son travail,/Le poids perdu de la souffrance. » Il est remarquable que la vérité de l'heure liturgique se dise dans ces deux vers de la première strophe. De façon novatrice, Sœur Marie-Pierre y fait preuve d'une véritable empathie à l'égard d'une humanité qui a travaillé et souffert depuis le lever du soleil, et qui aspire, sinon au repos, du moins à la pause de midi pour reprendre souffle. En ces quelques mots passe la visée pastorale du Concile que le Pape Paul VI exprimera en termes inoubliables lors de l'ultime session publique du Concile, le 7 décembre 1965 : « L'Église du Concile ne s'est pas contentée de réfléchir à sa propre nature, elle s'est aussi beaucoup occupée de l'homme (...). Qu'est-il arrivé » ? La vieille histoire du Samaritain a été le modèle de la spiritualité du Concile. Une sympathie sans bornes l'a envahie tout entier ». Avec cette hymne de Sexte, l'Église en prière, tournée vers le Crucifié, a sur les lèvres les mots d'une prière universelle, solidaire de ce que vivent les êtres humains à ce moment-là.

Il faut souligner une autre nouveauté. Les hymnes latines s’achevaient toujours par une doxologie trinitaire, Sœur Marie-Pierre inaugure ce qui restera un marqueur littéraire et liturgique de l’hymnodie de la CFC : à toutes les Heures, la strophe finale s’ouvrira sur l’horizon eschatologique. L’hymne de Sexte fait lever les yeux sur le Fils de Dieu « Principe et Fin de toute chose », contemplé par le voyant /visionnaire ? de l’Apocalypse (Ap. 1,8/22,13). « Alpha et Omega », le Seigneur du Temps et de l’Histoire transfigure déjà la création toute entière pour en faire « la première étape du Royaume ».

Le Père Gelineau fit chanter le texte sur une simple cantilation en mode de ré, qui en facilita la mémorisation rapide et sans usure, bien adaptée à l’heure de Sexte.

« Voici l'aurore avant le jour » : une première hymne mariale

Voici l'aurore avant le jour,
Voici la mère virginal,
La femme promise au début des âges.
Elle a bâti sa demeure
Dans les vouloirs du Père.

Aucune peur, aucun refus,
Ne vient troubler l'œuvre de grâce,
Son cœur est rempli d'ineffable attente.
Elle offre à Dieu le silence
Où la Parole habite.

Sous le regard qui lui répond,
Les temps nouveaux tressaillent en elle,
L'avent mystérieux du Royaume à naître.
L'Esprit la prend sous son ombre
Et doucement la garde.

Voici l'épouse inépousée,
Marie, servante et souveraine,
Qui porte en secret le salut du monde.
Le sang du Christ la rachète
Mais elle en est la source.

Pour présenter cette hymne, écrite pour la fête de l’Immaculée-Conception, il n’est que de renvoyer à l'auteure du texte, dans un beau numéro de la revue *Liturgie* entièrement consacré à

Marie¹⁹. Au soir de sa vie, Sœur Marie-Pierre en dévoile la genèse sur un ton jubilatoire qui exprime sans retenue sa dévotion mariale de moniale cistercienne.

Viennent d'abord ses souvenirs d'enfance lyonnaise sur cette fête du 8 décembre « où Lyon, ma ville natale, s'illuminait de mille et mille lampions disposés sur les rebords des fenêtres » ; puis les souvenirs précis de ce qu'on pourrait appeler « le bouillon de culture monastique de l'époque de l'après-Concile ! », fait d'une prodigieuse créativité, mais toujours « *ad experimentum* », dans tous les domaines, dont, bien sûr, celui de la liturgie. Cette année-là (1972 ?), la communauté de Chambarand expérimentait une liturgie d'« Entrée en Avent » par une procession jusqu'à l'église, au chant de l'hymne acathiste, composé par Sœur Myriam. « 'Salut, Épouse inépousée' : dans cette salutation à Marie, écrit Sœur Marie-Pierre, tout portait vers l'avènement de Celui qui vient » ; quelques jours plus tard, lors de la fête de l'Immaculée-Conception, les mots me sont venus avec une sorte d'évidence : 'Voici l'aurore avant le jour' ».

Autre circonstance à souligner et que nous apprend encore notre hymnographe plus que nonagénaire : « le texte fut présenté à César Geoffray qui l'a aimé et lui a donné cet accroissement de sens que la musique apporte aux mots. » La jeune maîtresse de Chœur que j'étais alors, prit connaissance de l'hymne dans un des « Cahiers-musiques » de 1973 ; sur les quatre musiques proposées pour « Voici l'aurore », elle retint celle de César Geoffray. L'apprentissage en fut quand même difficile pour des oreilles et pour des voix habituées depuis toujours à chanter à l'unisson les mélodies modales du Chant Grégorien. Les trois voix dissonantes écrites par le musicien propulsaient le Chœur vers une autre planète de musique liturgique !

Dans les 'Cahiers-Musiques' d'avril 1973, voici la présentation que faisait de son texte la jeune Sœur Marie-Pierre : « Cette hymne n'a voulu être qu'une contemplation éblouie et tranquille de la Vierge dans sa pureté originelle qui est tout entière référence à un Autre²⁰. Dans chaque strophe, à l'émerveillement du regard (vers 1, 2 et 3) succède la découverte d'un secret de sainteté (vers 4 et 5) ; ainsi, après le flux de lumière vient le reflux d'ombre sainte, après le chant, le silence. »

Comment ne pas être émerveillé par ce premier chef-d'œuvre d'hymne mariale, par sa beauté poétique et sa justesse théologique ? À en découvrir la genèse, on peut dire que la plume de la moniale hymnographe est celle d'une scribe agile qui écrit au confluent de la spiritualité mariale cistercienne, et du Concile Vatican II au chapitre 8 de « *Lumen Gentium* ». Elle donne à contempler la place que tient Marie dans l'économie du salut, avec des mots d'une théopoétique inspirée de l'Écriture. « La femme promise au début des âges », mais aussi dans l'oraison liturgique de la fête : « Le sang du Christ la rachète/Mais elle en est la source », des mots qui, selon la recommandation des Pères du Concile, « s'abstiennent à la fois de toute fausse exagération comme d'une excessive étroitesse »²¹.

¹⁹ *Liturgie* n°190 – Août 2020 pages 243-251. L'article de SMP est suivi d'une présentation de la musique de César Geoffray, par Philippe Robert, pages 252-256

²⁰ Dans chacune des strophes, Marie se trouve située dans son rapport avec chacune des Personnes divines : le Père/Dieu/l'Esprit/le Christ. **A mettre dans le corps du texte et non en note. C'est un point très important.**

²¹ cf LG n°67

III « La nuit, le jour », le premier livre d'hymnes CFC.

En juin 1973, dans le numéro 5 de la revue *Liturgie*, Sœur Marie-Pierre en fait l'annonce comme de « l'aboutissement d'une première étape, dans une entreprise qui partait de zéro, et qui permet déjà de célébrer avec un certain lyrisme, et dans des textes d'une facture soignée, les aspects majeurs du mystère chrétien ». Le recueil contient, en effet, un choix d'une soixantaine d'hymnes créées « depuis trois ans ». Elle révèle aussi que « l'initiative en revient à l'éditeur » (Desclée-Cerf). On devine que cette invitation éditoriale a dû mobiliser le petit groupe de moines et moniales poètes en herbe. Il fallait faire le choix des hymnes les meilleures, opération sûrement délicate, bien qu'une bonne partie soit déjà entrée dans le répertoire liturgique des communautés ; il fallait trouver un titre, et ce fut tout simplement « La nuit, le jour » ... simplicité ô combien géniale puisque les deux mots dans cet ordre impulsent dès la première page de la Genèse le rythme du Temps du salut ; et ô combien ‘convenable’ pour introduire le premier hymnaire de la Liturgie des heures !

Il ne fait pourtant aucun doute que Sœur Marie-Pierre s'investit beaucoup dans l'élaboration de ce premier ouvrage. C'est elle qui a l'audace de demander une Préface à La Tour du Pin. Le poète y répondra par... une « Lettre à des contemplatifs » adressée à ceux qui, dit-il, l'ont « adopté comme complice et comme ami ». Dans ce numéro d'Hommage, Isabelle Renaud-Chamska a bien voulu présenter ce texte parfois difficile et l'éclairer avec finesse par la correspondance échangée alors entre la moniale et le poète. Sœur Marie-Pierre écrit, quant à elle, une ‘Introduction’ qui présente l'ouvrage comme « une œuvre essentiellement collective », et qui fait date en ce qu'elle témoigne du travail considérable que demandait la Réforme liturgique promue par le Concile : « Il est très tôt apparu que le passage du latin au français ne soulevait pas seulement un problème de traduction mais sollicitait un effort de création, à la fois enraciné dans la méditation des ‘merveilles de Dieu’ et attentif au langage des hommes d'aujourd’hui ».

La participation active de Sœur Marie-Pierre à la création d'une hymnodie en langue française est ici manifeste : 25 hymnes sont signées de ses initiales ; et son hymnaire ‘personnel’ recouvre déjà la presque totalité de la Liturgie des heures et de l'année liturgique. Qu'on en juge ! Le livre s'ouvre par deux hymnes pour les Vigiles²² : « Un chant rassemble dans le nuit. » et « Tu es venu, Seigneur, dans notre nuit. » ; Sexte : « Le Fils de Dieu, les bras ouverts. » ; None : « Berger puissant qui nous conduit. » ; Vêpres : « Ton cœur dans nos joies se découvre. »

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, intitulée « L'année du Seigneur », Sœur Marie-Pierre n'est pas moins présente pour célébrer chaque Temps liturgique. L'Avent : « Secret d'amour longtemps caché. » ; Noël : « Nous te cherchions, Seigneur Jésus. » ; Épiphanie : « Dieu s'est fait homme. » ; et « Voici au profond de la nuit. » ; Carême : « Sois fort, sois fidèle, Israël » ; et « Point de prodigue sans pardon qui le cherche. » ; Jeudi Saint : « La chambre haute. » ; Vendredi Saint : « La Parole en silence. » ; Pâques : « Ô nuit, de quel éclat tu resplendis. » ; et « J'ai vu l'eau vive. » ; Pentecôte : « Maintenant monte au cœur de l'homme. » ; Sacré-Cœur : « Le Fils bien-aimé. »

²² Vigiles de l'horaire cistercien, ou bien, Laudes de la saison d'hiver.

Sous le titre : « Les Saints, témoins du Seigneur », s'ouvre une troisième partie dédiée au cycle du Sanctoral, avec 5 hymnes mariales, dont une de Sœur Marie-Pierre « Voici l'aurore », déjà présentée. On sait que Marie, Mère de Dieu et Mère des hommes, est très présente au cours de l'année liturgique, et aussi dans la Liturgie des heures, sous forme de Mémoires (celle, hebdomadaire, de « Notre Dame au Samedi » par exemple), de Fêtes et de Solennités. Les cinq hymnes publiées dans « La nuit, le jour » ne sont que les prémisses d'un immense et admirable répertoire marial qui s'offre comme un vrai trésor littéraire, poétique, liturgique et théologique. Sœur Marie-Pierre donne une idée de son importance dans une note du numéro 190 de *Liturgie* (août 2020) : « Pour le commun de la Vierge Marie : 13 hymnes, 3 tropaires ; pour les différentes fêtes mariales : 30 hymnes, 17 tropaires. L'hymnaire marial de la CFC a l'incomparable mérite d'offrir au Peuple de Dieu du XXI^{ème} siècle d'heureuses paroles qu'il peut faire siennes pour s'adresser à la 'Femme tant priée des pécheurs'. Il le fait après que le principe essentiel du culte marial rénové ait été soigneusement mis en place dans le nouveau calendrier de l'année liturgique « qui introduit, de façon organique, et en marquant davantage le lien qui les unit, la mémoire de la Mère dans le cycle annuel des mystères de son Fils²³ ».

Pour ce qui concerne toujours le Sanctoral, on trouve encore 5 hymnes de Sœur Marie-Pierre : une hymne pour les Apôtres : « Les voici rassemblés » ; deux hymnes pour les saints et les martyrs : « Sauveur du monde » ; et « Heureux celui que ton visage/A fasciné » ; pour les saintes : « Vous qui passiez jadis/Sur nos chemins ». Une hymne pour la Toussaint : « Ceux-là que fascinait/La flamme du buisson. »

Une surprise attend encore le lecteur de « La nuit, le jour », celle de trouver, se mêlant aux hymnes, d'autres textes poétiques appelés « tropaires ». Sœur Marie-Pierre dans son Introduction les a présentés comme « un genre qui vient de l'Orient (...) et qui ouvre un vaste champ à la création nouvelle ». Disons brièvement que la 'Section-textes' s'est invitée avec audace et créativité sur un chantier imprévu, celui du « Processional d'ouverture de la Messe », autrefois occupé par « l'Introït ». Les ouvriers-fondateurs du « genre » sont les deux compagnons jésuites, Gelineau et Rimaud, qui dès avant le Concile étaient et resteront pour longtemps les « têtes-chercheuses » du renouveau liturgique. Ils publièrent en 1968 leurs premiers tropaires dans *La Maison-Dieu*, sous le Copyright du CNPL. La revue présentera ces « nouveaux textes de chants pour la Messe » comme capables de « rendre plus assimilable » la liturgie de la Parole de la Messe dominicale²⁴.

Le livre s'achève sur un texte poétique de Sœur Marie-Pierre : « Immensité d'amour/Où le nôtre se perd », un long poème de cinq strophes de huit vers rimés de façon savante. Elle-même le présente ainsi : « Est-ce une hymne ? un poème plutôt, à murmurer lentement pour soi-même. Sauvage est le chemin, nocturne est le voyage, et violent le combat de celui qui doit se perdre pour trouver Dieu. Tel est l'enjeu de la sainteté. » Se dit là, on le pressent, la face secrète et pourtant

²³ Ces lignes citent un document trop oublié sur le Culte marial, l'Exhortation apostolique « Marialis cultus » du Pape Paul VI, au n°2, publiée en 1974.

²⁴ *LMD* n°96 – 4^{ème} trimestre 1968 – Les textes de 32 tropaires se suivent dans l'ordre des Temps de l'Année liturgique, depuis le Temps de l'Avent jusqu'au dimanche du Christ-Roi.

toujours orientée vers l'aube, de Sœur Marie-Pierre : « Le voyage nocturne/Lentement se poursuit/Vers l'aube où se consume/Notre amour dans le tien ».

En découvrant la qualité et l'abondance des premiers textes de Sœur Marie-Pierre publiés dans ‘La nuit, le jour’, on ne peut qu’être émerveillé par sa maîtrise immédiate de l’art de l’hymne. Mais ne faut-il pas aussi rendre hommage à l’entreprise audacieuse qu’elle anima jusque dans son grand âge et qui a pour nom : « La Section-Textes de la CFC » ?! Avec ce livre, c’est une véritable renaissance de l’hymne en milieu monastique qui s’annonce. Le groupe des auteurs moines et moniales créent en effet un nouveau style d’hymnodie en langue française qui leur est commun. Leur manière de réaliser cette œuvre d’écriture et leur mode de vie y sont pour beaucoup, mais bien plus encore, le souffle créateur des années d’après le Concile Vatican II où tout était à faire pour mettre en œuvre la Réforme de l’Office divin. Ils prirent à cœur le principe de base de cette Réforme « la vérité des Heures », qui les inspira au point d’écrire des hymnes qu’on pourrait qualifier déjà d’écologique ! Ils tinrent compte aussi de la nouvelle fonction de l’hymne comme chant d’entrée de chaque office²⁵. En honorant ces deux nouveautés, les moines et moniales poètes et les nombreux musiciens qui seront leurs compagnons de chantier réaliseront un Hymnaire complet de la Liturgie des Heures en langue française qui se présente comme une magnifique Cathédrale de mots ! Puissions-nous transmettre l’héritage de ce Chant nouveau de l’Eglise du Temps présent qui veille dans un monde bien en peine d’avenir. Les dernières strophes de la plupart des hymnes CFC ont de quoi réveiller chaque jour notre espérance : « Muris le temps, hâte le Jour,/Et que lève sur terre/Ton Royaume ! »

Sœur Etienne Reynaud

Abbaye de Pradines

²⁵ La Présentation de la Liturgie des Heures (PGLH) officialisera ce double changement dans son numéro 42 : « Le rôle de l’hymne est de donner à chaque heure ou à chaque fête sa tonalité propre, et de rendre plus facile et plus joyeuse l’entrée dans la prière ».